

« L'humanité a un vilain défaut, sa cupidité »



Le Soir* - 24 fév. 2018
Page 32

* Le Soir Wallonie, Le Soir Bruxelles-Brabant

« Sommes-nous capables de coexister avec notre puissance ? », se demande Hubert Reeves. « Le Soir » a rencontré le célèbre astrophysicien, qui refuse de tomber dans le pessimisme, mais n'exclut pas que l'homme se saborde lui-même.

ENTRETIEN

Hubert Reeves a entamé sa carrière par l'astrophysique. Il l'a poursuivie dans de nombreux ouvrages et conférences par un travail de pédagogie exemplaire sur des sujets très techniques mais qui passionnent de plus en plus. Il y ajoute un engagement résolu en faveur de l'environnement. Quand il parle, on ferait mieux d'écouter...

En quoi les découvertes astronomiques, sur les exoplanètes, sur l'origine de l'univers, nous permettent de mieux appréhender notre propre planète ?

La question que je me pose est celle-ci : imaginons qu'il y ait d'autres planètes habitées où la vie s'est développée de façon analogue à celle de la Terre, avec des êtres de plus en plus complexes, atteignant un niveau élevé d'intelligence, avec la science, la physique, le développement de l'énergie nucléaire... Arrivé à ce tournant où une civilisation d'êtres intelligents est capable de fabriquer ce qu'il faut pour se détruire, que s'est-il passé ?

Voilà l'examen de conscience que nous passons aujourd'hui. Sommes-nous capables de coexister avec notre puissance ? Ce qui se passe chez nous s'est-il passé à plusieurs autres endroits dans l'univers et qu'est-ce que ça a donné ? Si je pouvais entrer en contact avec une autre planète, voilà ce que j'essaierais de voir : s'ils ont quelques milliers d'années d'avance sur nous, que peuvent-ils nous dire sur la manière dont on peut passer cet examen ? Quels bons conseils peuvent-ils nous donner ?

Tout cela revient à la question : est-ce que l'intelligence est un cadeau empoisonné ? Une civilisation qui, comme nous, a atteint une puissance formidable, capable de se faire sauter dix mille fois, est-elle capable de passer cet examen ?

Mais a-t-on besoin d'aller si loin ? Beaucoup de réponses aux crises, notamment écologiques, que nous connaissons sont déjà sur la table. Le problème est peut-être moins de trouver les réponses que de les mettre en œuvre ?

Vous avez tout à fait raison. On sait la nature du problème. Nous sommes menacés par notre utilisation peu intelligente de notre intelligence. Tant qu'on s'en sert pour des profits rapides, tant qu'on fait des choses pas « durables », on est menacés. Comment allons-nous survivre à notre intelligence ? Il n'est d'ailleurs pas sûr que nous y arriverons. Qu'y aura-t-il sur cette planète dans cent ans ? Personne n'en a la moindre idée. Avec ce qui se passe aujourd'hui, on peut être inquiets.

Pessimiste ?

Je ne suis pas pessimiste. Il y a suffisamment d'efforts aujourd'hui pour qu'on ait une chance au moins de s'en tirer, mais ce n'est pas sûr. J'insiste beaucoup sur l'importance de ne pas déprimer – quand on dit c'est foutu, c'est vraiment foutu – mais, en même temps, il ne faut pas cacher la vérité et les problèmes. Il faut maintenir les gens en éveil. Dans nos pays développés, on ne voit pas tous les jours que les choses vont mal.

L'homme est suffisamment intelligent pour remonter à quelques secondes du big bang, il connaît les causes de beaucoup de problèmes comme la perte de la biodiversité, le changement climatique, la crise énergétique. Il en connaît même beaucoup de remèdes. Comment peut-on être aussi intelligent et aussi incapable de mettre en œuvre les solutions ?

C'est la grande question. L'humanité a un vilain défaut, qui s'appelle la cupidité. Si nous disparaissions, c'est par cupidité. Le combat actuel est entre la cupidité, le profit immédiat et l'avenir de l'humanité, de nos enfants, de nos petits-enfants. C'est le cœur du drame contemporain. Je n'ai pas de réponse là-dessus. Peut-être une génétique défaillante qui nous empêche de nous alarmer ? On cherche le profit à court terme, à amasser l'argent. Ça me rappelle cette phrase de Gandhi : « Il y a assez de nourriture sur la terre pour nourrir tous les habitants, mais il n'y en a pas assez si ces habitants sont cupides. »

En 2003, dans votre livre « Mal de terre », vous posiez des constats alarmants, que vous avez redits en 2005. Aujourd'hui, de nombreuses tendances sont poursuivies malgré les alertes. Il y a de quoi désespérer...

Je suis volontariste. Évidemment, il y a des choses extrêmement inquiétantes, mais il y a aussi des choses très positives. La détérioration se poursuit rapidement mais, en même temps, la prise de conscience progresse. Je pense à la COP21 sur le climat à Paris, au fait que beaucoup de villes sont devenues très vertes. Plusieurs espèces animales, comme la baleine à bosse, sont sorties de la liste des espèces menacées. On est dans une bataille dont personne ne connaît l'issue. C'est le message important que nous devons faire passer. Il faut être dans un état d'alerte. Ne pas penser que tout va bien. Mais ne pas se dire que tout va mal. Les décisions que l'on prend aujourd'hui influenceront l'humanité pendant des siècles.

Il y a, dans la population, un besoin croissant de nature. De plus en plus d'attachement pour la cause animale, pour la préservation des espaces verts en ville, pour les forêts, pour la marche à pied, pour le grand air... Et pourtant le public a du mal à faire le lien entre l'importance de préserver la nature et ses propres comportements (de consommation, de mobilité...) qui évoluent finalement très peu.

Ça s'améliore lentement. Mais est-ce assez rapide ? On n'a pas un temps infini. Nos réactions sont-elles assez rapides ? Ça fait partie des inconnues.

Quelles sont les priorités, selon vous ?

Le plus important est la prise de conscience. Il faut mettre la pression continuellement pour que ces sujets ne disparaissent de l'attention. Nous sommes en plein dans le combat. Il n'est pas possible de prévoir l'avenir, mais on doit faire comme s'il y avait un avenir. Il y a un travail de conviction à faire à tous les niveaux. Ça doit être le grand investissement de l'humanité puisqu'il s'agit d'elle-même, de sa survie. Il est paradoxal qu'au moment où on découvre toutes les merveilles de l'univers, l'on soit en train d'éliminer des espèces qu'on n'a même pas encore pu étudier. C'est un gaspillage éhonté.

Avez-vous des conseils à donner ?

À l'échelle individuelle, il y a dans toutes les bonnes librairies des livres qui donnent des conseils. Mais l'important est que les gens soient décidés à faire quelque chose. A une plus large échelle, il y a des mobilisations intéressantes, comme le mouvement de désinvestissement des énergies fossiles. Des choses comme ça, qui se multiplient, ont de l'importance.

Ainsi, l'homme pourrait se saborder lui-même ?

C'est possible, l'avenir est inconnu. Pendant la Guerre froide, on est passé à plusieurs reprises très près d'une catastrophe mondiale. Aujourd'hui, je ne pense pas que la situation soit aussi grave. Mais on ne sait jamais : avec des irresponsables comme Donald Trump et Kim Jong-un, vous pouvez vous attendre à tout. L'escalade, vous savez comment ça commence, vous ne savez pas comment ça finit...

MICHEL DE MUELENAERE

MICHEL DE MUELENAERE

Copyright © 2017 Rossel & Cie. Tous droits réservés